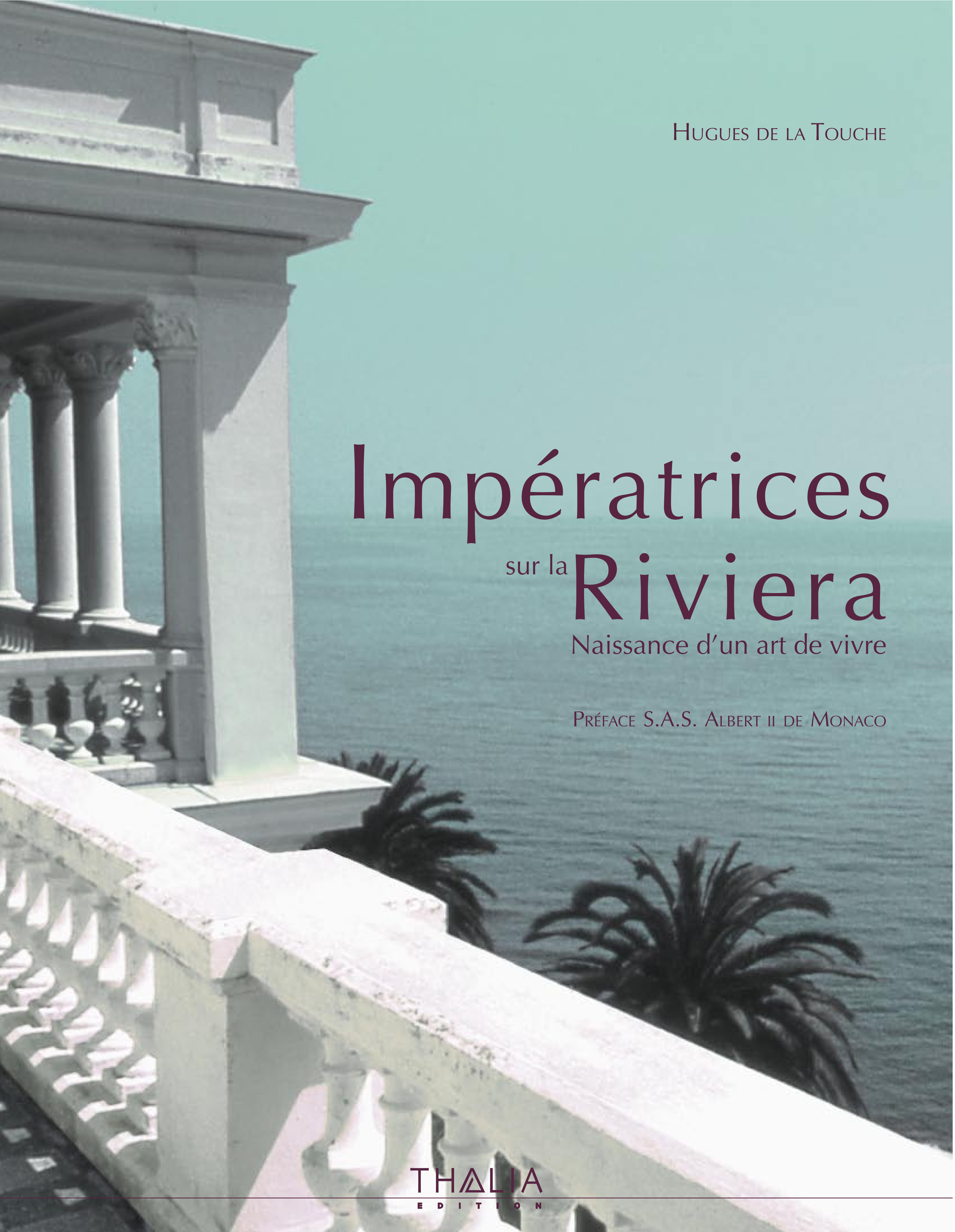


Hugues de la Touche

Impératrices sur la Riviera

Naissance d'un art de vivre

Préface S.A.S. Albert II de Monaco

THALIA
EDITION



• Sommaire

Ci-contre :
Bateaux à quai dans le port de Monaco. Le prince Albert y amarrait son navire. En 1904, le port de la Condamine était le lieu de concours de bateaux automobiles.



Ci-contre (Page 6) :
Le prince Albert le de Monaco a l'intérieur de son laboratoire. Grand scientifique, le prince Albert fut à l'origine du musée océanographique de Monaco et de nombreuses expéditions scientifiques dans l'océan arctique, au Spitzberg, aux Açores et en Méditerranée.

Parmi les anecdotes qui foisonnent dans ce très vivant ouvrage de souvenirs, j'ai lu avec intérêt l'anniversaire du Tsarévitch sur le croiseur russe *Rynda* au mouillage dans le port de Monaco, en 1896. Mon ancêtre le Prince Albert Ier y déjeuna en compagnie de l'Impératrice douairière de Russie Maria Feodorovna. Lors de son arrivée à Monaco, le navire salua le pavillon princier de vingt et un coups de canon, salut qui fut rendu du Rocher par les canons de la Batterie.

La mer et le sport permettaient aux grands de ce monde de se rapprocher. La Société des Régates, ancêtre du Yacht Club de Monaco, fut fondée par le Prince Albert Ier en 1888. Ainsi, aux régates de Kiel, qui déroulaient chaque année, le Prince de Monaco retrouvait-il les souverains et chefs d'Etat de l'Europe entière.

Qu'il me soit permis de rappeler que ces relations privilégiées conduisirent mon ancêtre à intervenir très activement auprès du Kaiser, Guillaume II, pour tenter d'empêcher la guerre qui menaçait. Ses efforts demeurèrent, hélas, vains. Dès 1901, il avait fondé l'Institut International de la Paix chargé d'étudier les moyens de résoudre par arbitrage les différends entre les nations, de propager l'attachement à des méthodes d'heureuse entente et d'extirper la haine du cœur des peuples. Si cet Institut ne survécut pas au choc de la Grande Guerre, il eut cependant le mérite de montrer la voie à la future Société des Nations, mère de l'actuelle Organisation des Nations Unies.

On se plaît à penser que ce livre a fort bien réussi à faire resurgir une époque passionnante de la Riviera et un art de vivre à jamais révolu.

S.A.S. Albert II de Monaco



Ci-dessus :
La reine Victoria entourée de ses filles, tenant un de ses petits enfants dans les bras. Victoria descendit en 1882 à Menton-Garavan au chalet des Rosiers. Elle aimait voyager avec des membres de sa famille.

Ci-contre :
Petit déjeuner de la reine Victoria sous une tente. Outre une cour autour d'elle Victoria exigeait un important train de vie qui faisait rire l'impératrice Elisabeth d'Autriche, Sissi.

En 1882, la reine Victoria découvre et investit Menton

L'air des frontières semble toujours plus léger. C'était à Garavan, à la frontière italienne, que la reine Victoria, avide de sensations neuves, avait séjourné, aux mois de mars et d'avril 1882. Elle arrivait à son chalet par le chemin de fer qui apportait les humeurs des berges de la City et les odeurs de Windsor… La ville était pavoisée et tout le long du parcours du train royal, une foule immense, passionnée, conquise, se tenait sur les talus de la voie ferrée. Aux fenêtres et aux balcons des hôtels et des villas, les hommes saluaient et les femmes agitaient leurs mouchoirs. Victoria était descendue au « Chalet des rosiers », dans la dernière vallée de France avant l'Italie...

Comme un taxi devant l'adresse de sa course, le train s'arrêta à une plate-forme ferroviaire au début de la propriété ! Sur toute la longueur de l'avenue était tendu un long tapis rouge telle une voie sacrée, qui aboutissait au manoir de sapin. Victoria et son mari descendirent de leur wagon dans le cadre de verdure qui entoure la maison et se rendirent à pied jusqu'au joli cottage qui existe encore.

Dans l'entrée du chalet se trouve enchâssée dans le mur une plaque de marbre qui rappelle que la reine Victoria habita en ces lieux en 1882. L'inscription fait aussi part du court séjour au chalet de Garavan, du 17 au 29 avril 1896, de l'impératrice Maria Feodorovna, de son altesse royale le prince de Galles et de leurs enfants, du grand duc Michel de Russie et de sa femme la grande duchesse Olga, tante de l'empereur… et des princesses Victoria et Maud de Galles.

« Le Chalet des rosiers » était une villa élégante à la toiture pentue, tatouée d'une frise décorative de type alpin. Il dominait toute la baie orientale de Menton d'un vallonnement à la douce déclivité. Le rez-de-chaussée était entouré d'un grand balcon de bois découpé autour duquel s'enlaçaient des rosiers et des plantes grimpantes. C'était là que se trouvaient la salle à manger et les salons.

de rumeurs infamantes sur le héros du roman. Lord Balfour, qui fit parler de lui en 1917, était aussi un passionné de la « ville des citrons » ainsi que Baden-Powell ! Extravagance froide, intelligence théâtrale, fascination par la beauté, ces qualités britanniques trouvaient sur la Côte d'Azur leur exutoire naturel.

La figure de Witney James est demeurée vivante comme bienfaitrice pendant la guerre de 1914. Elle légua sa fortune à la ville et aux œuvres nées de la guerre. Parmi les Britanniques installés à Menton, citons encore lord Percy Radcliffe qui édifia « le Val Rahmeh », la famille Watterfield, créateur du « Clos du Peyronnet » en 1915 et sir Thomas Hanbury, l'inventeur des jardins de « la Mortola ».



Ci-dessus :
Robert Louis Stevenson devant la vieille ville de Menton. L'auteur de « l'Ile mystérieuse », qui descendait a Garavan de 1863 a 1874, fréquentait la fumerie d'opium de Menton.

Ci-contre :
Affiche du Golf de Monte-Carlo par Elio Gimenez. Créé sur le versant de la montagne dominant Monaco, le Golf faisait partie des activités proposées aux personnes fortunées.

Hanbury

La seule population tolérée par les autochtones était la communauté britannique. Cela tombait à pic car celle-ci ne chercha jamais à sa fondre dans le creuset local. Parmi ces « estrangers ou touristes », il faut citer une des plus notables familles, la famille Hanbury.

En 1867, Sir Thomas Hanbury avait acheté une villa de style renaissance sur les pentes de la Mortola. Ce promontoire, avalanche de fleurs et de verdure, était isolé jusqu'au percement de tunnels. Avec son frère Daniel, botaniste et pharmacologiste célèbre, il repeupla l'espace défriché d'espèces rapportées de ses voyages lointains. Administrateur de la compagnie des Indes, Thomas Hanbury parcourut le monde, l'Asie, l'Afrique, le Japon et la Chine. Le micro climat de la Mortola permettait aux plantes exotiques, pour la plupart officinales, de pousser. Des végétaux aux exigences écologiques extrêmement variées, Thomas Hanbury échangeait des graines avec de nombreux correspondants. Il s'entourait de spécialistes connus de l'époque tels que Cronemayer, Kurt Dinter et Alwin Berger qui classèrent et étudièrent les essences du domaine. La Mortola devint un des plus importants jardins qui existe. Le premier « Index seminium » qui offre six cent espèces fut rédigé en 1883. En 1889 le catalogue des plantes cultivées en recensait 3500 pour en dénombrer 5800 en 1912. Beaucoup de jardins de la Riviera abritent toujours des essences offertes par Hanbury. Celui-ci décéda en 1907. Son fils Cecil poursuivit l'œuvre de son père jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Le domaine fut bombardé après l'Armistice. Lady Dorothy, sa femme, restaura le bonheur et reconstruisit le parc puis le vendit en 1960 à l'état italien. On peut lire cet idéogramme chinois gravé à l'entrée de la propriété. Il résume la philosophie du fondateur : « longue vie et bonheur ». Le jardin s'étend sur 18 hectares. La moitié est occupée par des espèces spontanées tels que les pins d'Alep, et les maquis, et par une flore exotique d'une grande ricehhes. Des palmiers, des yuccas, des plantes grasses *succulentes* dont certaines variétés ont été créées sur place portent des noms tels que aloe mortolensis, aloe dorotheae ou agave Hanbury. Les araucanias, les cèdres bleus et eucalyptus se mêlent dans un véritable rêve d'exotisme luxuriant et extravagant.



• Chapitre 4

Ralliement Au Bout De La France



Ci-dessus :
Elisabeth-Louise et Frederick-Guillaume de Prusse en famille. Celui qu'on appelait «le roi romantique» refusa la couronne d'empereur d'Allemagne. Sa veuve descendait au palais Carnolès en 1868.

Ci-contre :
L'impératrice Elisabeth d'Autriche, Sissi, était fascinée par les paysages et par le climat de la Riviera des Corniches. Elle y revint à cinq reprises. Elle y assistait au lever et au coucher du soleil et passait ses journées à explorer les montagnes et les vallées, accompagnée d'un lecteur grec !

Élisabeth-Louise de Bavière reine de Prusse au palais Carnolès

....

En 1868, quelques six mois après le passage de la reine Victoria et de la princesse Béatrice au palais Carnolès, la reine douairière de Prusse, Élisabeth-Louise de Bavière, veuve de Frédérick-Guillaume IV, suivie de sa cour, louait le bâtiment**,** bonbonnière royale, en son entier pour goûter aux délices de l'hiver mentonnais. Menton, pour l'aristocratie, c'était l'aventure sans les incidents. Qui dira assez la beauté et la magie de ce palais princier ?

Élisabeth avait épousé en 1823 « le roi romantique » mais elle n'eut pas d'enfant. Il était devenu roi de Prusse mais avait refusé en 1849 la couronne impériale offerte par les libéraux. En 1850 il était vaincu à Olmütz par les Autrichiens. Dessinateur et architecte né, il réalisa des jardins, des églises, des châteaux et des monuments. Il était passionné de romantisme et de moyen-age et fit partager ses goûts par ses frères et sœurs qui possédaient presque tous les châteaux du Rhin. Il devait abandonner, la régence à son frère, Frédéric-Guillaume, le futur Guillaume Ie d'Allemagne en 1858. Son goût pour les voyages et sa quête de connaître lui fit apprécier la « Ville des citrons ».

Élisabeth était la sœur d'Amélie, reine de Saxe, et de Sophie qui épousa François l'archiduc d'Autriche, et enfin de Louise de Bavière, la mère de Sissi qui se passionna pour Menton.

La cabane d'Élisabeth reine de Prusse

....

Parmi les personnes qui accompagnaient la reine de Prusse à Menton (1882), se trouvait le prince Richard de Metternich, fils du grand Wenceslas de Metternich, qui négocia le mariage de Napoléon et de Marie-Louise. Sa femme, née princesse Pauline de Szlavricza, était une excellente amie de l'impératrice Eugénie. Sous le « second Empire », elle avait eu une grande autorité à la cour du « palais des Tuileries » à Paris, par son entrain et son esprit.

La reine d'Élisabeth, reine de Prusse, qui était une personne sage et posée, aimait Menton. Pour passer quelques semaines, le « palais Carnolès », qui n'était pas aussi important qu'il l'est aujourd'hui, était le lieu idéal. Et le protocole y devait être moins contraignant qu'au « Chalet des rosiers ». La reine avait du plaisir aux ballades dans les vallées et à monter sur la « colline de la Madone » dont les terrains rejoignaient en pente douce le domaine de Carnolès. On était au mois de septembre. Elle pouvait y découvrir un panorama à 180 degrés, de la Mortola, à l'Est, jusqu'au Cap Martin, à l'ouest.

La reine s'arrêtait parfois près d'un vieil olivier dont les branches supportaient un petit cabanon de bois où se trouvait un panneau indiquant qu'il était *à louer*. Elle décida d'en devenir la locataire.

Pages 62 et 63 :
La promenade du Midi (aujourd'hui promenade du Soleil). Elle longe la mer du Cap Martin à la vieille ville de Menton. C'était le lieu à la mode que les hivernants devaient arpenter chaque jour.



Ci-contre :
Nijinski dansant le Sacre de la Rose. Il révolutionna l'art de la danse et constituait un véritable phénomène de société auprès de la bourgeoisie et de l'aristocratie.

tiré la veille au Cap-d'Ail. Elle s'arrêtait et quelque fois éclatait de rire. « Cette voix, ce rire qui se casse et la projette en arrière, où donc les a-t-il déjà écoutés ? C'est un souvenir des arènes - c'est le rire et le caquet de la jeune Eugénie de Montijo, rire et caquet qui durent effrayer, fasciner le timide Napoléon III, rire et caquet de toutes les Espagnoles, trépignant avec leurs pieds de bouc et battant de l'éventail pour applaudir un matador qui tue. L'impératrice éreinte son monde, trotte, s'étonne qu'on se plaigne de la fatigue, propose de me reconduire au bout du chemin. »

Cocteau, qui avait beaucoup parlé à l'impératrice, l'avait amusée. Elle désira le revoir à Paris. Pour sa part, l'écrivain Ferdinand Bac, l'ami de Cocteau, le voisin de Menton, déclarait que la principale qualité de la souveraine était moins la bonté que la sincérité... « Dans ce cadre de franchise, il y avait de la place pour beaucoup de violences et pour quelques injustices ». Eugénie possédait une présence sociale alliée à de l'esprit, ce qui est rare et mobilisait les intellectuels.

Ce qui est curieux, c'est le passage de flambeau de l'impératrice à Jean Cocteau. Eugénie avait mis à la mode les bains de mer sous le régime de son mari ; 60 ans plus tard, Jean Cocteau fut le premier à lancer le bronzage sur la côte du Var. Eugénie avait mis le Cap Martin à la mode à la fin du XIXe siècle ; à Menton, Cocteau vint peindre la salle des mariages au milieu du XXe siècle, faisant de Menton une ville artistique ! Eugénie en attirant à elle les écrivains et les hommes d'état allait faire entrer la Côte d'Azur dans sa sphère de poésie. Cocteau utilisa Eugénie pour sa mythologie personnelle et construisit son univers propre, sa Grèce moderne sur la Côte d'Azur.

Ci-contre (page75) :
Affiche de Jean Cocteau pour les Ballets Russes de Monte-Carlo 1911. Les artistes d'avant-garde réalisaient les costumes, affiches et les décors des Ballets Russes.

THÉATRE DE MONTE-CARLO
SOIRÉE DU 19 AVRIL 1911
- JEAN COCTEAU -
BALLET RUSSE
EUGÈNE VERNEAU & HENRI CHACHOIN, 108, rue Folie Méricourt, PARIS

Les grands chambellans choisissent Menton

Les conseillers d'Etat et grands chambellans de la cour de Russie avaient eux aussi choisi Menton. Les vastes palaces des collines étaient prisés de la haute aristocratie. Le comte Alexandre Pouchkine, conseiller d'État, séjournait au « Riviera Palace », le comte Orloff-Davidoff, autre grand chambellan du tsar, avait choisi le manoir de la reine Victoria, le « Chalet des Rosiers ».

Fumer la nuit sur la terrasse au-devant de la mer était un luxe que la princesse Lobanoff, née Dolgorouki, offrait à ses invités dans la superbe « villa Stella ». Dans ce palais construit sur la plage, acheté en 1890, elle organisait de splendides réceptions et invitait les grands ducs durant les hivers, ainsi ce 18 janvier 1893… Mais c'est à l' « hôtel des Anglais » que demeurait en avril 1889 la femme du grand-duc Michel, la grande-duchesse Olga, tante du tsar. Menton était ville de repos et de vacances. La qualité de ses rivages, la magie de ses paysages y étaient la flamme qui attisait les puissants.

Le dernier ministre de la marine tsariste

Il y avait quelques hauts militaires à Menton dont l'amiral Ivan Constantinovitch Grigorovitch. Marin héroïque, il s'était illustré à travers ses expéditions maritimes en Amérique du Nord et ses nombreux commandements dont celui de la mer Noire. Il avait été blessé lors de la guerre russo-japonaise. Commandant en chef de la flotte et des ports de la Baltique de 1908 à 1919, il devint vice-ministre en 1909 et fut, à partir de 1911, le dernier ministre de la marine impériale russe. Un vaste programme de construction navale fut lancé à son initiative.

Grigorovitch fut considéré comme le principal artisan du renouveau de la flotte russe qu'il parvint à hisser au niveau de l'Allemagne. Aide de camp du tsar, il avait été capitaine du port de Port-Arthur. L'amiral Grigorovitch se rendit à Menton en 1924 pour se faire soigner. Il y fut guéri toujours de la même façon, « à la manière mentonnaise » ! Grigorovitch s'éteignit en 1930, à l'âge de 70 ans. Il passait son temps au dessin et à la peinture avant de décéder le 3 mars au « Victoria Park ». Pendant tout son séjour à Menton, il fut surveillé par la police secrète soviétique, le KGB. Ses cendres furent rapatriées vers la mère patrie par la marine russe durant l'été 2005.



Ci-contre :
Madame Bernstamm, pastel par Carrier-Belleuse. Elle était la femme et l'inspiratrice du sculpteur Léopold Bernstamm installé a Menton qui avait travaillé au musée Grévin et était devenu le sculpteur des célébrités.



de deuxième classe pour Baden-Baden revenait à 86,35 francs et pour la première classe la place coûtait 126,80 francs.

De nombreuses villas étaient la propriété des germanophones. Le « château de Menton », par exemple, était loué au chevalier Philippe de Schoeller, de nationalité autrichienne. Cette jolie propriété qui domine la ville neuve fut visitée par la reine de Prusse et par sa cour. Une plaque de marbre rappelle cette excursion. Dans la même vallée, des propriétaires allemands possédaient des actions de la société d'exploitation hôtelière française du Sanatorium de Gorbio. Le personnel était essentiellement autrichien ou allemand.

Cette richesse avait créé des jalousies inexpugnables. Au mois d'août 1914, les biens des ressortissants allemands, autrichiens et hongrois, des « Austro-boches », comme l'on disait alors, furent mis sous séquestre. Tous les dépôts dans les banques et les comptes courants furent bloqués. Les employés et serveurs de langue allemande, qui étaient nombreux dans la ville, furent considérés comme autant d'espions potentiels. Au mois de décembre 1914, une « ligue anti-germanique » était constituée à Menton afin de débusquer « le Boche ». L'historien Jean-Claude Volpi laisse penser que des assassinats auraient été commis à cette époque de « véritable chasse aux sorcières ».

Le tsar de Bulgarie en famille dans le quartier de la Madone

....

Comment peindre avec des mots la beauté magique du cirque de montagnes colossales autour de Menton ? Tout y semble rêverie lorsque les falaises bleues, inondées de soleil, giclent dans leurs collerettes de nuages d'argent. Le roi Ferdinand Ier de Bulgarie en parcourait le rivage depuis 1901 avec ses deux fils Boris et Cyril. Il jouissait de ce paysage qui possède la majesté et la transparence des toiles du Greco en même temps que la puissance et l'esthétisme des peintures du Tintoret. Avec un grand plaisir, il retrouvait toujours sa mère, la princesse Clémentine. Il rendait aussi visite au maire de Menton, monsieur Biovès, à l'hôtel de ville. Ce fut Ferdinand Ier qui, en 1908, secoua le joug ottoman, proclama l'indépendance de la Bulgarie et se déclara tsar, c'est-à-dire roi. Il avait été élu auparavant prince de Bulgarie, avec qualification d'altesse royale, accordée par le sultan Abdul Hamid II.

À la mairie de Menton, homme pratique, le prince demandait des renseignements au chef de service, monsieur Abbo. Avant son départ, il aimait remettre des décorations autour de lui. De Menton, il se rendait à Rome où il rencontrait le roi Victor Emmanuel.

Ci-contre :
Metummodignis ea consequ ipsumsan volore duis at praeseniat. Ud dolutem augait pratinci te faciliquip et la conse digna feum ipis acip et, quate consectem num eugiam quamet lore velit lore del



Ci-dessus :
Buste de Cervantès à Fontana Rosa, villa de l'écrivain espagnol Blasco Ibanez à Menton-Garavan. Le sculpteur Léopold Bernstamm réalisa le buste ainsi que ceux de Balzac, Victor Hugo …

Ci-contre :
Bas-relief au lion de Fontana Rosa. Dans l'esprit des céramiques espagnoles, Blasco Ibanez réalisa un jardin de lecture en plein air.

Blasco Ibanez fait construire une salle de lecture publique en plein air

....

Le grand écrivain républicain réalisa donc un jardin de lecture à Fontana Rosa, fresque consacrée aux plus grands. Auparavant, Blasco Ibañez s'était improvisé planteur en Argentine, fondant deux villages : Nueva Valencia et Colonia Cervantès. En 1922, il décida de retrouver la vieille Europe et acheta d'étroites terrasses d'oliviers, de citronniers et de fleurs à couper. Une villa construite vers 1880 possédait un jardin planté de grands ficus et de palmiers. C'était un jardin littéraire que Blasco Ibanez réalisa à Menton, à l'exemple de la Gloriette des frères Alvarez Quintero, construite dans le parc Maria Luisa à Séville, conçue comme salle de lecture publique en plein air.

Il y a du mystère dans cette ombreuse propriété pour laquelle fut commandé au sculpteur Léopold Bernstamm une série de sculptures de bronze dont Flaubert, Balzac, Boccace, Cervantès auquel il vouait un culte, Dickens, Dostoïevski, Goethe, Hugo, Sue, Stendhal, Tolstoï, puis Zola et Beethoven. Certaines sculptures étaient placées dans son bureau, d'autres autour de la maison. Ibañez fit édifier des constructions identiques à celles que l'on trouve dans les parcs publics espagnols. Les colonnes et les vases disposés avec symétrie et les pergolas couvertes de plantes grimpantes évoquaient le jardin de Monforte à Valence. Les fontaines et les céramiques plongeaient dans l'atmosphère des alcazars et des patios du sud de l'Espagne. Les longs bancs incurvés revêtus de faïence où Blasco Ibañez consacrait plusieurs heures par jour à la lecture étaient disposés autour d'une fontaine dédiée à Cervantès. L'hémicycle, dont les sièges sont ornés de cent vues émaillées, représentaient les épisodes des aventures de Don Quichotte, le père du roman réaliste espagnole. Peuplé de mosaïques de toutes couleurs le jardin accuse un air mudéjar…

Le pavillon néoclassique abritait les bassins peuplés des poissons ramenés des voyages de l'écrivain. À l'autre bout du jardin se trouvait un belvédère sur lequel était inscrit le nom de la propriété. On devait y accéder par un ascenseur. Un bâtiment de projection de films permettait de passer « Arènes sanglantes », « Mare Nostrum » et les « Quatre cavaliers de l'Apocalypse » récemment réalisés en Amérique. Après la mort d'Ibañez en 1928, sa veuve fit réaliser le buste de l'écrivain sur une sorte d'autel de céramique érigé dans le vieux Menton. Le monument fut rapidement transféré à Fontana Rosa. Pendant la guerre, la propriété fut pillée. Sigfrido, le fils de Blasco Ibanez vendit le terrain en 1970, époque où furent alignés des immeubles de quatre étages la surplombant. Il offrit la maison et les jardins à la ville. Le bâtiment principal ne fut pas conservé et les annexes tombèrent en abandon. Ce n'est que depuis peu que des restaurations ont été entreprises.



pseudo-historique du mobilier. Des reconstitutions très scéniques avec imitation d'architectures et de jardins intégrés au mobilier et aux antiquités parsèment la maison, différenciant chaque pièce. Chacune d'entre elles est peinte d'une couleur différente et d'une décoration originale. Ferdinand Bac dessina des meubles qui tenaient autant à l'antique que du « cosy-corner » intime et confortable. Ailleurs on trouve des objets achetés directement chez les antiquaires. Les Colombières sont différentes des autres bâtiments et célèbrent « le charme de la décrépitude » dont parle Stephen Calloway.

La panthère de gide et le groupe de Bloomsbury

....

André Gide évoqua « l'oasis artistique de Roquebrune ». Il pensait aux trois peintres, Simon Bussy, à son amie Zoum Walter et au père de cette dernière, Jean Van den Eeckhoudt. Bussy avait alors cinquante sept ans. Gide entretint une correspondance amicale et passionnée avec sa femme Dorothée. Elle nous permet de connaître les trois peintres de Roquebrune. « Il y a dans son atelier des dizaines de tableaux qui vont de l'éléphant au machaon ou au longicorne, en passant par tous les singes, toutes les gazelles et tous les oiseaux possibles. Dans des cartons, une suite d'études sur nature d'animaux et d'oiseaux, de fleurs et de feuilles d'arbre, de montagnes, dignes d'un grand maître. Une série aussi de précieux paysages. Une longue série de portraits (…). J'ai beaucoup admiré Simon Bussy. Si je ne l'ai pas regardé peindre, c'est qu'il travaillait dans un secret et un mystère absolus, se cachant si on le surprenait au travail ; au cours d'une promenade par exemple qui nous aurait menés à l'endroit où il dessinait un arbre, une fleur ou un caillou. »

Simon Bussy s'était installé en 1905 à la Souco. Une fille naquit à Roquebrune l'année suivante. Son père la peignit aussitôt. À la même époque le couple rencontra à Menton les Van den Eeckoudt qui devinrent leurs amis intimes. En 1908, à la galerie Eugène Blot, Romain Rolland préfaçait le catalogue de Bussy.

Ce sont des personnalités sans nombre que connut Bussy et qui fréquentèrent « l'oasis de Roquebrune ». Mais, c'est à Cambridge que Bussy rencontra Gide en 1918. Une profonde amitié avec Martin du Gard débuta plus tardivement. Le 11 mars 1923, Gabriel Hanoteaux présidait l'inauguration du monument aux morts de Roquebrune créé par Simon Bussy. Les deux hommes se lièrent d'amitié et Bussy réalisa le portrait de l'académicien. De même, il réalisa plusieurs portraits d'André Gide dont l'un fit l'objet, le 3 mai 1922, d'un courrier de Dorothée à celui-ci. Il peignit aussi les portraits de Paul Valéry et de Roger Martin du Gard.

Nous devons ici parler d'un regret de Gide… Au milieu des tableaux de Roquebrune qui représentaient Villefranche et la Turbie, se trouvait une pein-

Ci-contre :
Labyrinthe du parc des Colombières. Ferdinand Bac imagina, pour ses amis le couple Ladan-Bocairy (bustes sur la photo), un grand jardin d'esprit strictement méditerranéen, en contradiction avec la mode des palmiers importés d'Afrique.